

SUCK MY GLOCK! 2

Le magazine féminin viriliste

- ☠ Multiplication des phobies
- ☠ Hétérosexualité et féminisme
- ☠ 17 mai : la place des lesbiennes et meufs trans
- ☠ ...et d'autres textes sérieux
- Et toujours...
- ☠ Critiques cinéma et littéraires
- ☠ Du mal des proféministes
- ☠ Des blagues



Septembre - octobre 2013

QUI SOMMES NOUS ?

On pourrait vous le dire, mais après, il faudrait vous tuer.

LICENCE TO KILL

Les textes (et juste les textes, on doit admettre qu'on n'a pas vraiment les droits sur les images) de ce numéro de *Suck My Glock !* sont sous licence Creative Commons BY-NC-ND, ce qui est une autre façon de dire que vous pouvez les reproduire à condition de ne pas les modifier, de ne pas vous faire de blé dessus, et de citer leur auteur.

CONTACT !

Pour nous envoyer des propositions d'articles, des illustrations, ou des insultes :

Site : <http://smg.ouvaton.org>

Mail : smg@ouvaton.org



ÉDITO

Après la parution du dernier numéro, on se l'était promis : le prochain, celui-là, il serait pas fait à l'arrache, on ferait des vrais trucs de journalistes, avec des vraies interviews, et une vraie mise en page professionnelle avec Scribus plutôt que LibreOffice.

Et puis, environ dix jours avant la date de parution programmée de ce numéro (qui s'est révélée ne pas être exactement la date de parution effective), on a fait le bilan :

— Alors, tu t'es mise à Scribus ?

— Ah non, c'est trop chiant, j'y comprends rien, j'ai regardé des séries télé à la place. Et toi, t'as interviewé des gens pour le dossier sur les skins ?

— Ben, euh, non.

— Donc en fait on n'a rien ?

— C'est pas grave, on n'a qu'à piquer des textes qui existent déjà, torcher quelques articles vite fait pour remplir des pages, et reprendre la même maquette que le dernier numéro. On rajoute deux, trois, images de films et puis ça roule.

Tout ça pour dire que, comme les deux opus précédents, ce numéro de *Suck My Glock !* respire toujours autant l'amateurisme ; et, accessoirement, que le dossier annoncé sur les skinheads est repoussé au prochain numéro.

Heureusement, il y a quelques personnes qui nous ont passé des textes chouettes, alors ça compensera peut-être un peu. Vous aurez donc droit, dans ce numéro, à un dossier sur l'intersectionnalité avec des textes plutôt sérieux qui, nous l'espérons, permettront à nos lectrices d'apprendre des choses et de se poser des questions. Vous y trouverez une analyse sur l'hétérosexualité et le féminisme d'un point de vue de meuf trans, une réflexion sur la place des lesbiennes et femmes trans dans la journée internationale de lutte contre les LGBTphobies, ainsi qu'une critique acerbe de la multiplication des termes en « phobie ».

Par ailleurs, vous pourrez lire le « Manifeste TAFETA » (Transsexuelle Anarcha-Féministe en Talons Aiguilles), un tract de trans skinheads et skinoïdes, un article expliquant que la non-mixité des dominants, c'est de la merde, ainsi que des critiques cinéma et littéraires sur *Fast & Furious 6* et *Refuser d'être un homme*. Vous n'échapperez pas non plus aux blagues minables que la rédaction a trouvé pour ce numéro-ci.

Hasta la vista !

LE BUREAU POLITIQUE DE SUCK MY GLOCK !

TAFETA MANIFESTO

Transsexuelle Anarcha-Féministe En Talons Aiguilles.

Voici ce que ça veut dire pour moi, et voilà pourquoi vos genoux devraient commencer à trembler .



Grand 1 – Je suis Transsexuelle :

Parce que quand j'étais petite, je voulais être une des méchantes sorcières de Disney qui a trop la classe, pas un stupide prince insipide.

Parce qu'à la même époque, je faisais des soupes empoisonnées avec mes régiments de petits soldats.

Parce que je me suis toujours trop méfiée des mecs pour accepter d'en être un moi-même.

Parce que selon l'église catholique, les femmes transsexuelles sont en réalité possédées par des démons femelles et que j'espère toujours prochainement développer la capacité de faire tourner ma tête à 360°.

Parce que c'est comme ça, et ne t'avise pas de poser plus de questions

là-dessus.

Grand 2 – Je suis Féministe :

Parce que les mains aux fesses.

Parce que la drague reloue.

Parce que les gars qui te suivent dans la rue.

Parce que les gars qui te collent avec leur bagnole quand tu marches sur un trottoir.

Parce que les gars qui te suivent jusqu'à ta chambre étudiante pour essayer de te pécho alors que tu rentres crevée de soirée à 4 heures du matin.

Parce que l'hypersexualisation que tu subis quand tu es une meuf trans et que tu croises des gens pour qui tu ne peux sortir que d'un film porno ou du bois de Boulogne.

Parce que les insultes sexistes, misogynes et transphobes à longueur de journée.

Parce que les agressions sexistes et sexuelles qui pèsent comme une menace permanente.

Parce que les types qui te matent comme un bout de viande et te font sentir comme une bête traquée.

Parce que les questions intrusives et les remarques déplacées que tu te tapes quand les gens captent que tu es une meuf trans.

Parce que les mecs qui te coincent dans les chiottes d'une boîte de nuit.

Parce que l'envahissement permanent de ton intimité.

Parce que les médecins qui décident de ce que tu peux et de ce que tu dois faire de ton corps.

Parce que le médecin qui te désape pour t'observer sous toutes les coutures alors que tu viens pour un rhume.

Parce que si, j'ai de l'humour, mais non, ta blague sexiste n'est pas drôle.

Parce qu'un mec va t'arracher un tournevis ou une clé à molette des mains, mais jamais un balai ou du produit vaisselle.

Parce que « ne me libère pas, je m'en charge » ça vaut pour les mecs qui voudraient se faire passer pour des alliés pro-féministes, autant que pour les féministes cis blanches et bourgeoises qui veulent expliquer aux putes ou aux meufs voilées ce que c'est que d'être émancipées pour de vrai.

Parce que la première cause de mortalité des femmes en Europe, c'est la violence de leur mec.

Parce que 75 000 femmes violées en France par an.

Parce que moins de 2% de violeurs condamnés.

Parce que les cathos pro-vie devant les plannings familiaux et les centres IVG.

Parce que les connards masculinistes qui auraient mieux fait de sauter de

leurs grues.

Parce que DSK, Polanski, Assange et tous ceux qui les ont soutenu et les soutiennent encore.

Parce que les vautours de droite et de gauche qui se servent des meufs comme alibis pour leurs discours et leurs politiques racistes, xénophobes et sécuritaires.

Parce que ni oubli, ni pardon.

Parce qu'on veut voir le patriarcat pendre au bout d'une potence.

Grand 3 – Je suis Anarcha :

Parce que la société est une société de classes, c'est-à-dire qu'il existe des divisions entre des groupes sociaux qui induisent des rapports de domination et d'oppression entre ces groupes : hommes / femmes, hétérosexuelLEs / homosexuelLEs, blanchEs / raciséEs, cissexuelLEs / transsexuelLEs, valides / handiEs, bourgeoisEs / prolétaires...

Parce que je sais ce qu'on doit aux analyses des féministes matérialistes.

Parce qu'être anarchiste, révolutionnaire, c'est vouloir en finir avec l'Etat et le capitalisme.

Et parce qu'être anarcha-féministe, c'est savoir que ça, ça ne mènera à rien si on n'en finit pas aussi avec l'hétéropatriarcat.

Parce que mon féminisme est un féminisme radical, et pas un féminisme de l'égalité, dans le sens où il ne veut pas d'une gestion paritaire de ce monde de merde.

Parce que mon féminisme ne veut pas mettre des femmes dans les lieux de pouvoir, mais des bombes.

Parce que des femmes flics, des femmes matonnes, des femmes patronnes, des femmes députées, des femmes directrices d'agences de pub, ce n'est pas ce dont on rêvait.

Grand 4 – Je suis en talons aiguilles :

Parce que la misogynie de ce monde me gave.

Parce que mon hyperféminité n'est pas une histoire de look ou de dictature de l'industrie de la beauté : c'est mon identité, il est trop tard pour en changer.

Parce que je ne me sentirais pas aussi forte sans mon rouge à lèvres, mes bas résilles et mes talons affûtés comme des couteaux.

Parce qu'au fond de mon petit sac à main, mon poudrier côtoie un poing américain orné de jolies têtes de mort.

Parce que même dans les milieux militants, féministes et anarchistes, la masculinité est hyper valorisée tandis que la féminité est décriée.

Parce qu'il y aurait d'un côté : la force, la radicalité, la subversivité, la profondeur et la consistance, l'intelligence théorique, l'efficacité pratique...

Parce qu'il y aurait de l'autre : la faiblesse, le conformisme, la douceur, la passivité, l'hystérie, la superficialité, la frivolité, la bêtise, le devoir d'être décorative et baisable...

Parce que les mecs n'y comprennent plus rien quand ils découvrent que j'ai un cerveau et que je sais construire des phrases.

Parce qu'un type lourdingue s'est littéralement uriné dessus de surprise quand je lui ai collé une grosse baffe en soirée, s'attendant sans doute plutôt à ce que je lui explique la vie avec un sourire niais de pub pour dentifrice. Eh ouais.

Je vous la refais en plus courte ?

Sans complaisance avec la misogynie.

Sans pitié pour la domination masculine.

Sans remord pour le joyeux sabotage de l'hétéropatriarcapitalisme cissexiste, raciste et validiste.

Le féminisme TAFETA c'est droit dans ta face, c'est étouffer cette société de merde avec une élégante étoffe de soie. Oi !

ANSELMA



FACE À LA TRANSPHOBIE : NI OUBLI, NI PARDON !

Le tract suivant a circulé (un peu) l'année dernière, juste avant l'Existrans – la marche annuelle des revendications trans. Nous le reproduisons ici parce qu'on le trouve bien.

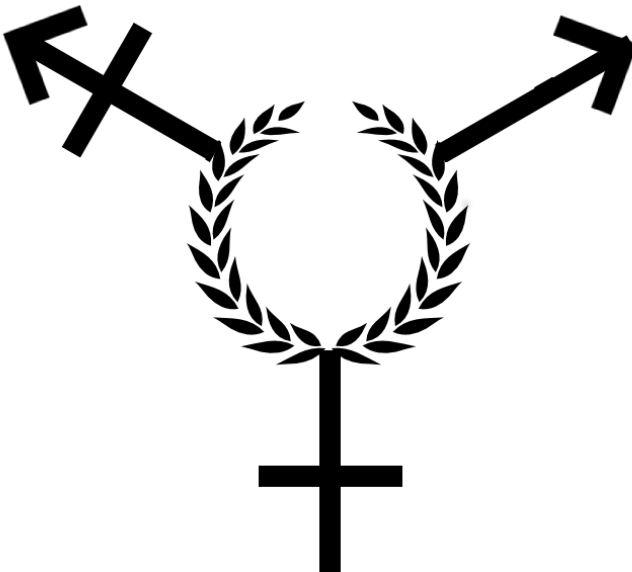
Suck My Glock!

Oi ! Oi ! Oi !

Nous sommes des skinheads trans, ou des personnes trans qui nous reconnaissons au moins en partie dans les codes de la culture skin antifasciste.

Nous défendons les revendications qui permettraient d'améliorer les conditions de vie des personnes trans, qu'il s'agisse de l'accès aux traitements médicaux ou concernant le changement d'état-civil, même si nous ne sommes adeptes ni de l'état ni de la civilité.

Nous luttons contre la transphobie, la misogynie et la lesbophobie que nous subissons au quotidien. Nous croyons dans ce domaine à l'auto-défense féministe, à l'auto-organisation et à la lutte directe. Nous ne sommes pas contre la pédagogie



et l'éducation, mais nous en avons marre qu'on nous explique en permanence que nous devrions passer notre temps à donner des explications et à justifier notre existence aux groupes dominants ; nous pensons qu'avoir quelques dents pétées après avoir traité quelqu'un de «t ravelo » ou après avoir mis la main au cul d'une meuf peut aussi être une forme de pédagogie et inciter à ne pas recommencer.

Nous dénonçons le racisme et l'islamophobie et notamment l'instrumentalisation de nos luttes à des fins racistes et islamophobes, visant à faire passer les immigréEs et les musulmans comme les seulEs responsables de la misogynie, de la lesbophobie ou de la transphobie, alors que ceux qui ont le vrai pouvoir et pourrissent véritablement nos vies sont en général des mecs blancs riches.

Nous croyons toujours à la lutte des classes et à la nécessité du combat anticapitaliste. Par conséquent, même si nous dénonçons évidemment la transphobie qu'ils/elles peuvent subir, nous ne considérons pas les trans patron·ne·s, flics ou douani·er·ère·s comme des allié·e·s ou des camarades, mais comme des ennemi·e·s de classe. De la même façon, nous luttons contre la misogynie, la lesbophobie et la transphobie que nous subissons dans les luttes anticapitalistes, antifascistes, syndicales, etc., et qui nous empêchent régulièrement de prendre pleinement part à ces luttes.

Si nous soutenons les revendications concrètes qui permettent d'améliorer nos vies en tant que personnes trans, nous ne pensons pas que quelques articles de loi ou que l'application des droits de l'Homme bourgeois seront suffisants pour détruire les mécanismes d'oppression que nous vivons au quotidien. Nous ne réclamons pas de tolérance et nous n'attendons aucune pitié ; nous voulons voir le système hétéropatriarcal, capitaliste et colonialiste pendre au bout d'une potence.

Oi !

**TRANSHEADS — RUDE TRANS BOYS & RUDE TRANS GIRLS CONTRE
L'HÉTÉROPATRIARCAPITALISME**

LA NON-MIXITÉ DE DOMINANTS, C'EST CACA



Voici un article publié initialement sur le blog Lacets rouges & Vernis noir (<http://pink.reveries.info>). Nous avons longuement hésité à le diffuser tel quel car il semble impliquer que Sons of Anarchy est caca, alors qu'une partie de la rédaction de Suck My Glock! estime qu'à défaut d'être parfaitement féministe, c'est une série cool.

J'avais prévu un titre plus subtil, mais en fait ça résume bien.

Il fut un temps où j'étais encore jeune et naïve et où j'avais un avis plus nuancé sur le sujet, où je me disais que dans certains cas, si c'était fait avec des bases claires et dans une optique de questionner tes privilèges et blablabla, ça pouvait se justifier. J'en suis revenue.

Avant de commencer, précisons qu'il y a deux types de non-mixité de dominants : celle qui est ouvertement caca, et celle qui essaie de couvrir les mauvaises odeurs.

La première, c'est tous les groupes réservés aux mecs (ou aux blancs, etc) à cause de vieilles traditions patriarcales (ou racistes, etc.) ouvertement assumées. Ça mérite pas spécialement qu'on en parle parce que je pense que dans le milieu un peu progressiste il y a consensus pour dire que c'est de la merde. En tout cas pour certaines oppressions, peut-être pas pour toutes, mais bon, là je vais surtout parler des trucs réservés aux gars, pas trop du reste.

Ce dont je vais surtout parler, c'est la seconde catégorie, en l'occurrence les groupes de mecs qui estiment que c'est trop bien de se retrouver en groupe de mecs pour déconstruire ses privilèges, lutter contre le patriarcat, etc.

Mais avant d'en venir là, je précise qu'un autre truc dont je vais pas parler ici, c'est les groupes non-mixtes *de fait*. Du genre, t'as un groupe anarchiste composé uniquement de mecs (ou de blanc·he·s, ou d'hétéros, ou...), ce qui est quelque chose qui est assez couramment et qui pose plus ou moins de questions selon la taille du groupe (si sur trois personnes y'a que des gars, ça peut être la faute à pas-de-chance ; si c'est sur 30 personnes, ça pose déjà plus question sur les pratiques du groupe en question), mais qui est pas un truc revendiqué.

Donc, voilà, les groupes non-mixtes gars en mode « pro-féministes ». Ou parfois pas « pro- », d'ailleurs, il y en a qui se revendiquent « féministes » tout court.

Il faut reconnaître un truc, quand même, et c'est pour ça que j'avais dans le temps un avis plus nuancé sur le sujet, c'est que ça part de bonnes intentions, notamment de moins faire porter aux meufs une partie de la pédagogie faite aux gars pour leur dire « si, quand tu dis/fais ça, c'est sexiste. Oh non, ne pleure pas mon petit chou ».

Et sur ce point, effectivement, c'est bien quand des dominant·e·s se bougent le cul pour remettre en place les membres de leur groupe, ça évite que les dominé·e·s, ou en l'occurrence les féministes, se retrouvent complètement épuisées, et soient en plus les grandes connasses qui arrêtent pas de faire chier les gens parce que les autres bouffons sont incapables d'ouvrir leur gueule face à leurs potes.

Cela dit, il y a pas besoin de non-mixité gars pour ça, et encore moins de rajouter un autre cadre de non-mixité masculine dans un milieu où ça arrive tout de même assez souvent de fait.

Et c'est ça le problème des groupes non-mixtes de dominants, c'est que ça rajoute de la socialisation, de la convivialité, et au final de la solidarité, entre dominants. Je pense que sur à peu près toutes les oppressions il y a le truc où quand t'es membre du groupe dominant tu as beaucoup plus de facilité à créer des liens avec d'autres gens, à avoir des réseaux, et surtout à créer des liens et avoir des réseaux avec des gens qui ont une certaine place sociale, une reconnaissance,

etc. En tout cas pour ce qui est du sexisme c'est flagrant : par exemple dans tous les groupes militants mixtes que j'ai côtoyés, c'est surtout des gars qui étaient capables de relayer telle information venant d'une autre ville parce qu'ils ont un pote là-bas, ou sont en contact avec tel groupe, etc.

Donc à partir du moment où tu permets à des gars, et uniquement des gars, de créer d'autres liens avec des gars, et uniquement des gars, quelles que soient les bonnes intentions de base, ça participe à accentuer une oppression qui existe déjà. C'est évidemment pire quand c'est des groupes de gars qui ont une existence durable, parce que ça veut dire que tu sais qu'au bout d'un moment, si le groupe ne se pète pas la gueule violemment, c'est que les discussions ne portent pas sur « oh, toi t'arrêtes pas de faire de la merde sexiste, tu vas te calmer », mais que c'est sans doute des rapports cordiaux, voire amicaux. Et c'est évidemment pire quand tu fais pas un petit truc local, mais que tu veux faire de grandes rencontres pour mettre plein de mecs de différentes villes en contact.

Et là, que je sois claire : pour l'instant je parle uniquement des groupes où ça se passe relativement « bien », et où c'est pas en train de dériver soit vers un groupe masculiniste, soit vers un groupe « pro-féministe » qui a mieux compris le féminisme que ces connes de meuf.

La première dérive, le masculinisme, est sans doute celle pour laquelle il existe le plus de critiques : c'est lorsque des gars passent du mode « déconstruire leur privilège » et « réfléchir sur en quoi ils sont des oppresseurs » à « quand même c'est dur d'être un mec, ta meuf elle peut avorter sans te demander ton avis ». Je vais pas m'étendre là-dessus parce que, là encore, ça me paraît évident que c'est de la merde.

La seconde dérive est peut-être moins perçue comme problématique : c'est quand un groupe de gars décide de faire des actions publiques (qu'il s'agisse de réunions, d'actions, d'affiches, d'autocollants, de tracts, peu importe) pour lutter sur la question du féminisme. Ce qui là encore peut partir de bonnes intentions, mais quand t'y réfléchis un peu ça revient à avoir un groupe qui prétend être actif sur la question du féminisme et dont sont tout simplement exclues les meufs. Et comme en général ces gars n'ont pas à gérer ce que les meufs féministes ont à gérer au quotidien, comme gérer des agresseurs, essayer de soutenir les copines agressées, ne rien oser faire de peur de se faire agresser, bizarrement ça va être les groupes qui vont faire les trucs valorisants, les trucs les plus publics, etc. Sans compter qu'évidemment c'est plus facile d'avoir de la visibilité quand tu as des capacités de réseauter avec des gens qui ont ou simplement d'avoir toi-même une position sociale de ouf. Prenons l'exemple de Zero Macho, qui se revendiquent « des hommes contre la prostitution » ou « fiers de ne pas être clients ». En dehors des positions politiques qu'ils peuvent avoir, si tu regardes leurs positions sociales c'est assez hallucinant : y'a trois porte-paroles, dont Patric Jean, réalisateur de documentaires quand même bien diffusés (son film *La domination masculine* est, je pense, le documentaire sur la question du sexisme le plus diffusé ces dernières

années), et Gérard Biard, rédacteur en chef de Charlie Hebdo. Perso je connais peu de groupes non-mixtes meufs avec une documentariste renommée et une rédactrice en chef de journal, au mieux y'a une meuf qui mets des vidéos sur youtube et une qui fait un fanzine.

Au-delà de ça, rien que sur le principe, le résultat concret qui est de donner de la visibilité à des *mecs* sur la question du *féminisme* est plus que problématique. Est-ce que ça veut dire que je pense que les mecs ne peuvent absolument pas s'impliquer sur cette lutte ? Ben en fait, même pas, mais y'a d'autres façons de faire, tu peux être en soutien sans te mettre (individuellement ou collectivement) en avant en tant que mec, tu peux commencer par essayer de faire avancer les choses dans les groupes dont tu fais partie, etc. Mais faire un groupe de mecs, dont les meufs sont exclues, pour prendre la parole sur cette question, c'est une purée de mauvaise idée.

J'ai l'impression que le problème des groupes de gars là-dessus, c'est qu'il y a une vision naïve de la non-mixité, qui prend pas en compte que la non-mixité de meufs (ou n'importe quel groupe opprimé) est un élément de lutte, d'autonomie, etc., alors que dans l'autre sens c'est juste renforcer une oppression qui existe déjà de fait à plein d'endroits. Et du coup t'en arrives à avoir des groupes de gars où il faudrait respecter la confidentialité des échanges, parce que c'est de la non-mixité, alors que c'est de la non-mixité de dominants et que le minimum serait de rendre des comptes au groupe au nom duquel tu prétends avoir créé ce groupe au départ.

Voilà pour les arguments qui relèvent de l'analyse, y'a un autre truc qui est plus compliqué à étayer puisque je ne peux évidemment pas balancer de noms, c'est que perso, dans les milieux militants, je trouve ça fou le nombre de types qui traînent des casseroles d'agression ou de viol qui ont fait partie à un moment ou à un autre de groupes non-mixtes mecs censés leur permettre de se déconstruire et de ne plus être des oppresseurs. Au mieux je pourrais me dire que ces groupes ne marchent pas, mais en fait je pense que si, malheureusement : ils offrent à des gars des outils supplémentaires pour opprimer des meufs.

Tout ça pour en conclure avec le point de départ : la non-mixité de dominants, tu peux mettre tout le désodorant que tu veux pour essayer de masquer l'odeur, c'est caca.

CASSIDY

REFUSER D'ÊTRE UN HOMME

Refuser d'être un homme, pour en finir avec la virilité est un livre écrit par John Stoltenberg. Si vous n'en avez pas entendu parler alors que vous traînez un peu dans les milieux féministes, anars, progressistes, etc., vous avez une certaine chance, parce que des échos que j'en ai et du nombre de fois où j'ai vu des camarades en faire la pub, ça donne un peu l'impression que c'est *le* bouquin féministe de l'année.

Avant de commencer cette critique, je vais préciser par honnêteté politique que je ne l'ai pas lu, ce livre. Il faut dire qu'autant dans la vie j'aime beaucoup les films avec des gros gars qui se mettent sur la gueule, se réconcilient autour d'un



« *Quand les mouettes suivent le chalutier, c'est qu'elles pensent que des sardines seront jetées à la mer.* » *Eric Cantona parlait-il des proféministes ? Le mystère reste entier.*

barbecue et boivent des bières entre mecs, je trouve ça exotique et rigolo, autant les points de vue de mecs sur le féminisme, c'est un truc dont je me passe plutôt bien. Surtout quand c'est des points de vue qui sont pratiquement pas critiqués dans les milieux féministes, à la limite le point de vue d'Eric Cantona sur le féminisme ça peut m'intéresser pour rigoler, parce que je sais qu'il n'y aura pas l'essentiel des camarades féministes pour essayer de me refiler son bouquin en disant que c'est trop bien, comme c'est le cas avec ce livre.

Une petite parenthèse pour dire d'ailleurs que le point de vue d'Eric Cantona, finalement, lorsqu'on regarde bien, rejoint plutôt celui de John Stoltenberg. après tout, dans *Looking For Eric*, de Ken Loach, n'explique-t-il pas : « I am not a man, I am Eric Cantona » ?

Mais revenons-en à *Refuser d'être un homme*. Que dire dessus, puisque je ne l'ai pas lu ? Hé bien je voudrais simplement tirer mon chapeau à l'auteur, qui réussit à mes yeux une véritable performance artistique avec son œuvre. Vous savez, il y a des œuvres un peu décalées qui vont s'appeler *Une histoire vraie* et être en fait de la fiction, ce qui présente un décalage ironique entre le titre et le contenu. Là, Stoltenberg pousse les choses plus loin, en offrant un décalage ironique entre le titre, toujours, et non pas le contenu, mais les effets concrets du livre dans la vraie vie. C'est quand même beau : réussir non seulement à vendre ton bouquin et être reconnu, au final, *parce que c'est un homme qui parle*, non seulement à prendre une place importante en tant qu'homme sur les questions féministes, mais aussi à donner une place à d'autres hommes (qu'il s'agisse des traducteurs et des préfaceurs, ou encore de ce réseau de blogs d'hommes qui explique s'être créé sous l'influence de ce livre) dans ces luttes, ce n'est déjà pas forcément à la portée de n'importe qui, mais le faire en prétendant *Refuser d'être un homme*, cela frise le génie.

HETEROSEXUALITÉ ET FÉMINISME

POINT DE VUE D'UNE MEUF TRANS

J'imagine que je ne peux pas trop commencer sans fournir quelques éléments de compréhension, du style « qui est la personne qui parle ».

Je suis une femme trans, ce qui veut dire que j'ai été assignée M à la naissance, mais j'ai rectifié le tir en effectuant une transition à la fin de mon adolescence. J'ai maintenant une petite vingtaine, donc je vais mieux, merci.

Je suis hétérosexuelle, dans le sens où mes attirances amoureuses et sexuelles ont toujours été dirigées vers des garçons. Contrairement aux femmes cis, l'hétérosexualité ne m'est pas tombée dessus toute cuite, c'est un statut dans lequel je me suis retrouvée de fait après ma transition. Sans aller jusqu'à me jeter des fleurs et prétendre que du coup ça m'a vaccinée contre toute forme d'hétérosexisme, je pense que je ne n'aurais pas eu d'emblée la même distance critique par rapport à ma propre hétérosexualité si j'avais été une meuf cisgenre.

Du point de vue de mon expression de genre, j'adopte dans ma vie quotidienne des codes associés à l'hyper féminité. Ça a l'air anodin comme ça, mais en réalité ça me fait beaucoup cogiter, et il faudra que j'en parle une autre fois. En attendant je le dis là parce que ça peut être un peu éclairant sur tout ce dont j'ai l'intention de parler dans la suite de ce texte, même si je ne suis pas sûre d'arriver à intégrer ce paramètre dans ma réflexion aussi clairement que je le voudrais...

Je suis blanche et j'évolue dans des milieux qui sont fréquentés par une grande majorité de personnes blanches. Concrètement, une des conséquences directes de ça est qu'il est possible que certains passages de ce texte développent des analyses totalement ahurissantes du point de vue d'une personne non blanche, et à plus forte raison d'une personne féministe et/ou n'étant pas un mec hétéro cis.

Dernière chose, je suis féministe. Ça peut vous paraître saugrenu, rapport au fait que je suis trans, mais si c'est le cas vous êtes probablement Christine le Doaré, ce qui signifie que je me tape de votre avis. Toujours est il que je me retrouve politiquement dans les analyses féministes matérialistes et anarcho-féministes.

Femme trans & privilège hétéro

Nous vivons dans une société hétérosexiste, c'est-à-dire un système où l'hétérosexualité est la norme, et où les personnes qui en sortent se mangent de la répression (ce qu'on désigne couramment par les termes d'homophobie et de

lesbophobie).

Dans cette société, l'hétérosexualité garantit objectivement l'accès à un certain nombre de privilèges, tels que pouvoir marcher dans la rue avec son partenaire sans craindre aucune violence verbale ou physique, pouvoir parler de sa vie amoureuse et sexuelle dans n'importe quel contexte sans que l'expression de son orientation sexuelle soit perçue comme un aveu ou une révélation particulièrement fracassante, ne pas craindre les violences et le rejet de sa famille, pouvoir suivre une scolarité et des études supérieures sans redouter le harcèlement et les violences, vivre avec la certitude de représenter le neutre et l'universel, ne jamais éprouver l'injonction à se nommer, donc profiter pleinement de l'évidence hétérosexuelle sans jamais ressentir le moindre besoin de la questionner. Par rapport à la lesbophobie plus spécifiquement, le fait d'être une femme hétérosexuelle épargne de nombreuses formes particulièrement pernicieuses et violentes d'exotisation, de harcèlement et de tentatives permanentes d'envahissement de l'intimité de la part des hommes hétérosexuels.

Je souhaite être claire : en écrivant ce texte, loin de moi l'idée de laisser entendre que sous prétexte que je ne suis pas cis, je ne bénéficierais pas des privilèges hétérosexuels. Ce n'est pas du tout mon propos. On parle de féminisme intersectionnel, notamment à partir du moment où on reconnaît le fait que subir une oppression particulière n'empêche pas d'être en situation de domination sur un autre axe d'oppression et donc de profiter des privilèges liés à ce statut. Je me reconnais dans cette démarche. Dans mon cas, il est indéniable que je retire, que je le veuille ou non, un confort matériel de ce privilège hétéro, et sans doute encore plus particulièrement au détriment des personnes trans homos : contrairement à ce que peuvent se prendre dans la gueule les lesbiennes trans et les mecs trans homos, personne n'aura l'idée de remettre en cause ma transition au motif de mon orientation sexuelle par exemple.

À la rigueur, on pourrait dire que mon privilège hétéro est un privilège conditionnel dans la mesure où je n'en profite que sous certaines réserves : par exemple, si un connard de rue capte une femme comme trans, décide de la réassigner au masculin pour l'humilier et la traite de pédé pour faire bonne mesure, je pense qu'on peut y voir aussi bien de la transphobie que de l'homophobie. Je pense qu'il existe sans doute d'autres facteurs qui sont susceptibles de remettre en question momentanément le privilège hétéro quand on est une femme trans.

Mais je ne pense pas que cela remette en cause fondamentalement l'analyse de mon hétérosexualité de femme trans sous le prisme du rapport de domination hétérosexiste. Comme j'essayais de l'expliquer un peu avant, la seule vraie différence par rapport aux personnes hétérosexuelles cis est que l'accès plus tardif au privilège hétéro me laisse peut-être un tout petit peu plus de chance de l'identifier, de le reconnaître et d'y être attentive que si j'en avais bénéficié depuis toujours. Après, j'ai conscience qu'une fois que j'ai dit ça je n'ai pas dit grand

chose. Ce qui reste à faire, c'est d'essayer que ça fasse une réelle différence dans la pratique, en matière de solidarité concrète.

Les féministes et la critique de l'hétérosexualité

Un élément de réflexion qu'il me semble nécessaire de s'appropriier, c'est la distinction courante entre deux niveaux de compréhension du terme « hétérosexualité ».

D'une part, il y a la critique féministe de l'hétérosexualité comme système politique qui crée les catégories sociales « hommes » et « femmes » ainsi que la domination du premier groupe sur le second, en rendant obligatoire la relation



Au-delà de la critique féministe, il convient de signaler que l'hétérosexualité pourrit aussi de très bonnes séries télé.

hétérosexuelle. Il s'agit d'une analyse que l'on doit aux féministes matérialistes et aux lesbiennes radicales. Cette analyse dépasse un premier niveau de compréhension du patriarcat et de l'oppression des femmes par les hommes : elle

prend en effet en compte la répression particulière subie par les personnes qui sortent de l'hétérosexualité.

D'autre part, on trouve la remise en question de l'hétérosexualité en tant que pratique individuelle, dont il me semble qu'il dérive logiquement de la première notion. Comment, en tant que féministe, peut-on en effet ne pas remettre en cause à un moment ou à un autre sa propre pratique hétérosexuelle dès lors qu'on s'est rendu compte que celle-ci va précisément le sens de la reconduction de l'organisation hétérosexiste et patriarcale de la société ? La question ne se pose pas dans le but d'affirmer qu'être hétéro c'est en soi « coucher avec l'ennemi ». C'est plutôt qu'en toute logique, sortir de l'hétérosexualité chacune de son côté, paraîtrait être la première étape vers l'autonomie des femmes et la possibilité pour chacune de vivre sa vie seulement pour elle-même, le premier pas nécessaire vers le bazarissement de l'hétérosexualité en tant que système politique, et du patriarcat.

Là où je veux en venir, c'est qu'il est généralement de bon ton de dire que le féminisme s'attache à la critique du système politique hétérosexuel et surtout pas des pratiques individuelles, en clair qu'il n'est pas question de reprocher à qui que ce soit d'être hétéro, ou de laisser entendre qu'on ne peut pas être féministe tout en relationnant avec des gars.

J'avoue que je doute partiellement de la pertinence de cette démarche, parce qu'il faut bien être honnête : le féminisme suppose bel et bien de remettre directement en cause certaines pratiques liées à l'organisation hétérosexuelle des rapports sociaux, qui empêchent directement de créer des solidarités et de la camaraderie entre les femmes. Pour le dire plus clairement : oui, les féministes hétérosexuelles doivent se remettre en cause individuellement, doivent se questionner sérieusement sur le fait d'être hétérosexuelle, d'avoir choisi de le rester et surtout de continuer à relationner avec des hommes (en particulier cis). Ce serait, entre autres, un bon début pour mettre fin à l'invisibilisation des lesbiennes dans les mouvements féministes.

Une parenthèse pour signaler que c'est bien sûr loin d'être le seul obstacle susceptible d'empêcher de créer de la camaraderie féministe : j'évoquais plus haut le féminisme intersectionnel, et là par exemple c'est le moment de rappeler qu'au sein même du groupe social dominé au sein du patriarcat (c'est-à-dire, la classe des femmes), il existe d'autres rapports de domination, notamment sur les axes de race et de classe sociale, et donc bien sûr par exemple le racisme des femmes blanches est aussi un facteur qui brise les possibilités de solidarité féministe.

Je maintiens en tout cas qu'il existe des pratiques individuelles, liées à la reconduction de l'ordre hétérosexuel, qu'on ne peut pas manquer de soumettre à une critique féministe sous prétexte qu'on ne s'intéresserait qu'à des rapports sociaux systémiques. Alors oui, évidemment ces pratiques sont en elles-mêmes des constructions sociales issues d'un système, mais du coup quel est le plan sur lequel on peut s'y attaquer si ce n'est celui de nos interactions quotidiennes, hein ?

Les deux exemples qui me viennent en tête sont la concurrence entre meufs

et la complaisance envers la misogynie, le sexisme, la transphobie, la lesbophobie et la transmisogynie des mecs (particulièrement hétéros cis).

Naturellement, certaines de ces pratiques relèvent de stratégies de survie propres aux dominées, dans une logique qui est celle de la préservation d'une place un peu moins merdique auprès des dominants au sein du système hétérosexuel. Certaines meufs en tirent un bénéfice matériel, bien qu'une telle place reste toujours plus ou moins précaire. Sauf que quand d'autres femmes se retrouvent privées de l'accès à l'une de ces multiples stratégies pour X raison, qu'elles soient lesbiennes, trans, racisées, voilées, trop féminines, trop masculines, trop grosses, trop vieilles, pas assez valides... et se retrouvent, elles, bel et bien trashées, minorisées, agressées, isolées, humiliées, privées de ressources et marginalisées, peut être que le temps est venu de revoir ses priorités personnelles.

Attention, je ne dis pas que les féministes hétérosexuelles cis sont forcément moins radicales ou transigeraient nécessairement plus que les autres pour préserver leur place auprès des hommes. J'en connais certaines qui sont très bien. Mais j'ai quand même déjà assisté à des choses qui me font vraiment vriller, notamment dans certains milieux militants pseudo-alternos où la place des féministes est tellement précaire que certaines meufs préfèrent pratiquer la complaisance envers des agresseurs sexistes et lesbophobes, parce qu'il vaut mieux ça que perdre sa place auprès des hommes, ainsi que son accès aux relations sexuelles et amoureuses avec eux. A ces meufs-là, j'ai souvent envie de crier de désert et de laisser crever ces connards.

Les limites des analyses féministes cis-centrées

Je suis évidemment loin d'être la première féministe à m'interroger individuellement sur la possibilité ou non de vivre une hétérosexualité qui soit un minimum cohérente avec son féminisme. Ce qui fait la différence, de mon point de vue, c'est qu'il me semble que les problématiques que rencontrent les féministes cis au sujet de leur hétérosexualité ne sont pas les mêmes que les miennes. Evidemment, il peut y en avoir en commun, mais être une femme trans rend forcément les choses plus compliquées (c'est amusant de se dire que cette dernière phrase est sans doute vraie dans à peu près tous les contextes). Je n'ai pas le même rapport aux hommes, je n'ai pas le même rapport à la sexualité. Cela implique des parcours et des expériences étrangers aux vécus des féministes cis, qui ne risquent donc pas de les prendre en compte dans leurs propres analyses de l'hétérosexualité. Voilà bien ce qui me pousse à essayer de démêler tout ça par et pour moi-même.

L'air de rien, j'ai l'impression d'être relativement isolée sur ces questionnements, vu que pratiquement toutes les féministes trans que je connais (en tout cas directement) ont la classe absolue et sont donc lesbiennes. Quand je parle de relatif isolement, ça ne veut pas dire que je n'ai jamais eu l'opportunité

d'échanger avec elles là-dessus du tout, plutôt que je ne me vois pas aller les faire chier toutes les deux secondes avec mes problèmes d'hétéro reloue, pour la bonne raison qu'elles dealent déjà de leur côté avec le sexisme, la misogynie, la transphobie, la transmisogynie ET la lesbophobie. Même si en vrai je fais quand même un peu ça des fois auprès des copines, maintenant que j'y pense, mais je digresse.

Toujours est-il que je tiens à préciser que les pistes de réflexion qui suivent partent simplement de ce que je vis. Je ne prétends pas élaborer de la théorie politique, ni proposer une analyse qui soit valable pour une quelconque personne autre que moi-même, et j'espère d'ailleurs que d'éventuelles autres meufs trans qui seraient confrontées aux mêmes problématiques auront d'autres réponses plus optimistes aux questions que je me pose.

Ma place de femme trans dans le système hétérosexuel

Hypersexualisation et « stigmatisme de la putain »

D'après mes observations, être une femme trans dans cette société revient un peu à être une sorte de licorne sexuelle. Je veux dire par là que dans l'esprit d'un nombre encore tristement élevé de gens, les femmes trans sont des créatures fantasmagoriques qui n'existent que dans les films pornographiques et les allées du bois de Boulogne une fois la nuit tombée (la forêt, la nuit, vous voyez bien qu'elle n'était pas tellement à côté de la plaque ma métaphore des licornes).

Tout ça est finalement très logique : pendant très longtemps, la pornographie et la prostitution étaient les deux registres où était cantonnée toute possibilité pour les femmes trans d'exister et d'être visible. Ceci est lié à deux paramètres. Le premier, sur lequel nous ne ferons que passer, ce sont les conditions matérielles de survie infligées aux femmes trans par la société. La seconde est l'hypersexualisation des femmes trans, c'est ce qui nous intéresse.

Concrètement, cette hypersexualisation est due à un ensemble de représentations exotisantes : les femmes trans seraient avides de sexe, et nécessairement hyper féminines (« plus femmes que les femmes » vous diront les amateurs de porno trans, ainsi que pas mal de clients de travailleuses du sexe trans). Et quand on investit effectivement des formes de féminités poussées, on se retrouve à nouveau à être d'autant plus perçue comme ultra sexuelle (tout comme les femmes cis féminines, mais avec l'exotisation spécifiquement cissexiste en plus). Bien sûr, personne n'irait imaginer qu'on puisse explorer ces codes de la féminité dans un autre but que d'entrer dans des rapports de séduction avec des mecs hétéros cis. Il est tout de même affolant de constater qu'il y a plus de gens prêts à croire à un complot reptilien plutôt qu'en l'existence des fems trans.

La répercussion concrète de tout ça dans ma vie, c'est qu'auprès des hommes

hétérosexuels, ma féminité agressive conjuguée à mon statut de femme trans me range illico hors de la catégorie des meufs respectables (fameux stigmaté de la putain), avec qui l'on sort ou que l'on présente à sa famille. Je ne sais pas comment le formuler de façon élégante, mais en un mot je ne suis pas assumable socialement par un mec hétéro cis.

Cela dit, il se trouve que je suis également jeune, mince et valide. J'ai donc assurément encore une place auprès des hommes hétérosexuels, c'est-à-dire celle du fantasme exotique, assouvi en cachette, ou, au mieux, de relation exclusivement sexuelle avec des mecs qui considèrent le fait que je suis trans comme une opportunité fortuite (« ça change ») ou comme un détail sans importance particulière, vu qu'ils n'envisagent de dealer avec ça qu'à très court terme, si vous voyez ce que je veux dire.

Une place de seconde zone sur le marché hétérosexuel

La précarité affective et l'injonction à la disponibilité sexuelle ne sont pas exclusivement le lot des femmes trans, même si on est plutôt bien placées pour en parler. C'est le lot de toutes celles dont la valeur d'échange sur le fameux « marché à la bonne meuf » est diminuée, c'est-à-dire celles qui ne sont pas à la fois jeunes, minces, blanches, valides, cis, sur une féminité « ni trop ni trop peu », etc. Ce que je constate, c'est que moins on satisfait à ces critères, c'est-à-dire plus on subit déjà d'oppressions, plus on subit l'injonction à être disponible sexuellement : « estime-toi heureuse que je te drague », « tu ne peux pas trop te permettre de faire ta difficile »... et plus on est exposée à diverses formes de violences.

Je pense que c'est effectivement cette question de la précarité matérielle et affective, en lien avec des mécanismes plus spécifiquement transphobes, qui fait que les femmes trans sont exposées à des risques accrus de violences verbales, physiques, de viols et d'agressions sexuelles, y compris de la part de leurs partenaires. La question des ressources matérielles et affectives, encore plus restreintes pour les femmes trans que pour les femmes cis, entre en ligne de compte si on veut comprendre la vulnérabilité particulière des femmes trans.

J'ai déjà parlé plus haut de la notion d'exotisation, qui fait que les femmes trans sont perçues comme des créatures fantasmagoriques et pas comme des personnes à part entière. Relativement à ce que je viens juste d'expliquer, je dirai que c'est cette notion qui explique le fait que par rapport à des copines cis, j'ai régulièrement l'impression que la drague lourde que je peux subir est d'une certaine façon plus agressive, s'embarrasse de moins de précautions pour essayer de masquer que je suis momentanément réduite à l'état d'objet. J'avoue que je ne sais pas si cela tient exclusivement au fait d'être trans (par exemple dans le cas de la drague de rue je ne pense vraiment pas être systématiquement captée comme telle, donc il y a des moments où ça ne rentre pas en ligne de compte) ou plutôt à cette histoire de respectabilité, auquel cas ça aurait plutôt à voir avec la façon dont j'exprime une forme d'hyper féminité.

Ce que je fais de tout ça

Dans ma vie quotidienne, tout ce que je viens d'essayer de décrire entraîne différentes répercussions.

La première, c'est que le fait de vivre des relations amoureuses avec des hommes hétérosexuels cis n'est pas une option pour moi. Le peu de marge de manoeuvre que je pourrais encore avoir sur ce marché de l'hétérosexualité est définitivement balayé par mon féminisme : d'une part, ça fait fuir les derniers candidats éventuels, d'autre part cela impliquerait trop de concessions. Ben oui : une femme cis peut se permettre d'être (gentiment) féministe sans encore trop déroger aux critères hétérosexuels de la fameuse « bonne meuf ». Etant trans, ce n'est pas mon cas : si je voulais être acceptable, accéder à l'insigne privilège d'une relation hétérosexuelle avec un homme cis, je pense que j'aurais plutôt intérêt à être prête à laver ses chaussettes. Or je n'ai pas envie de transiger sur mon féminisme.

De la même manière, je tiens à privilégier avant tout la sociabilité que j'entretiens avec d'autres meufs, d'autres féministes, lesbiennes ou hétérosexuelles, trans ou cis. Le fait de partager de la proximité et de l'intimité avec des hommes (surtout hétéros cis) vient clairement au second plan pour moi. Quand j'y pense, vous pourriez compter le nombre d'hommes hétérosexuels qui ont une réelle importance dans ma vie sur les doigts d'une main. Et encore, vous pourriez vous permettre d'avoir préalablement coupé quelques doigts au hachoir à persil.

Donc, voilà à quoi ça se résume pour moi : j'ai couché avec un certain nombre de mecs hétéros cis depuis ma transition, tandis que dans le même temps je n'ai jamais eu la moindre relation sentimentale. Je ne peux pas vraiment dire que j'en souffre, parce que l'idée en soi de me retrouver en couple hétérosexuel ne me dit rien, et aussi parce qu'il faut bien avouer qu'aucun de ces types ne m'aurait jamais vraiment donné envie de lui faire une place dans ma vie.

Quant au fait d'éprouver des sentiments amoureux, les rares fois où ça m'est arrivé (je compte aussi mes deux crushes de lycéenne, histoire de pouvoir mettre un pluriel), ça a été plus pénible à vivre qu'autre chose. Je crois que je préfère éviter de réitérer l'expérience.

Tout compte fait, ça ne me va pas si mal d'être complètement nulle comme hétérosexuelle, et de participer activement à ma propre exclusion de la foire aux relations amoureuses. Je crois que de toute façon ce n'est pas mon truc, à supposer que ça puisse vraiment être le truc de qui que ce soit. Et pas plutôt une injonction sociale en forme de gigantesque arnaque merdique.

DEBBIE

Texte publié à l'origine sur le blog Sortir les couteaux : <http://sortirlescouteaux.wordpress.com/>

DE LA MULTIPLICATION DES PHOBIES

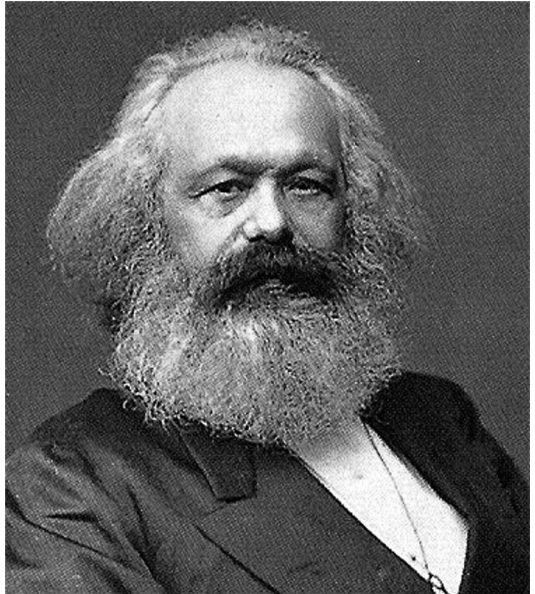
Au commencement, il n'y avait rien. Puis ~~Dieu~~ Marx créa la lutte de classes, et les militant·e·s virent que cela était bon. Alors, jusqu'aux années 70, et même au-delà pour certain·e·s, la lutte de classes était LA lutte, et le reste c'était un peu secondaire. Dit autrement, la lutte de classes c'était le gâteau au chocolat et la lutte contre le sexisme, le racisme, etc., ce n'était jamais que les petites paillettes sucrées qu'on met sur le gâteau pour le rendre plus miam.

Et puis il y eut mai 68, les babas cools, les cheveux longs et... euh, je m'égare.

D'accord, laissons tomber l'histoire des luttes, je suis trop jeune pour ces conneries. Toujours est-il qu'au lieu de ne parler que de lutte de classes, on s'est mis aussi à parler du tryptique sexe, classe, race. La sainte-trinité, en quelque sorte.

Et les militant·e·s virent que cela était bon. Pas tous les militant·e·s, évidemment, pas certains cocos conservés dans le formol qui vont toujours t'expliquer en se tripotant la barbe que tout ça, c'est des luttes parcellaires et secondaires, et que l'important, c'est le ca-pi-tal. C'est même d'une importance capitale, pour eux. Ah, ah.

Et puis après, il y eut des homos, quand même, il fallait aussi parler d'homophobie, puis des lesbiennes et des personnes trans ajoutèrent la lesbophobie et la transphobie. À côté de ça, comme les formes de racisme les plus basées sur les vertus biologiques des blancs avaient un peu été discréditées



C'est fou comment dès que tu colles une image de Marx, t'as l'impression d'avoir un article plus sérieux. On devrait faire ça plus souvent.

par un type à petite moustache et que le nouveau credo raciste prenait la forme de lutte contre la religion musulmane, le mot « islamophobie » apparut.

Jusque là, je suivais, j'étais d'accord, je plussoyais vigoureusement. Donc voilà, je tiens à dire que je ne suis pas une putain de vieille coco centrée sur la lutte de classes conservée dans le formol.

Les *phobies débiles

Mais je trouve quand même qu'il y a des gens qui se sont mis à faire n'importe quoi, en se disant que l'intersectionnalité, c'était bien, et que comme c'était bien il fallait en faire le plus possible, et que c'était facile de faire de l'intersectionnalité : il suffisait d'ajouter des nouveaux mots avec « phobie » ou « isme » à la fin.

Il y a déjà eu la « biphobie » pour laquelle j'ai eu un peu de mal. Je veux dire, je suis prête à être convaincue qu'il y a une spécificité de la biphobie, mais jusqu'à maintenant tous les exemples de biphobie qui m'ont été donnés étaient soit des choses qui pouvaient être exprimés en terme d'homophobie ou de lesbophobie, soit des exemples au final tout à fait propres à la communauté LGBT, et je ne pense pas qu'on puisse mettre sur le même plan une oppression systémique avec des sortes de normes alternatives propres à un certain milieu, aussi excluantes soient-elles. Mais bon, pourquoi pas ?

Ensuite, il y a eu les termes ridicules. C'est comme ça que j'ai vu apparaître, sérieusement, des termes comme :

- spécisme, parce que les petits animaux, pardon, « personnes non humaines » qui souffraient ont réussi à s'organiser pour faire reconnaître cette oppression, ça a donné lieu à des grandes assemblées générales houleuses ;
- végéphobie, du coup, qui n'est pas la discrimination des végétaux, ça ils n'ont pas encore osé (quoique...) mais l'oppression systémique qui touche les végétariens : la preuve, les pauvres, ils ont même pas le droit de manger de viande ;
- skinphobie, Oi !
- geekophobie, oui, je l'ai déjà vu utilisé sérieusement, mais c'est vrai que combien de gens se sont fait tabasser parce qu'ils portaient un tee-shirt *Doctor Who* ?

Évidemment, le problème c'est que si tu dis que ça devient absurde, tu es une méchante oppresseuse qui va faire des virées en voiture pour aller tabasser les skins et les geeks et manger les végétariens.

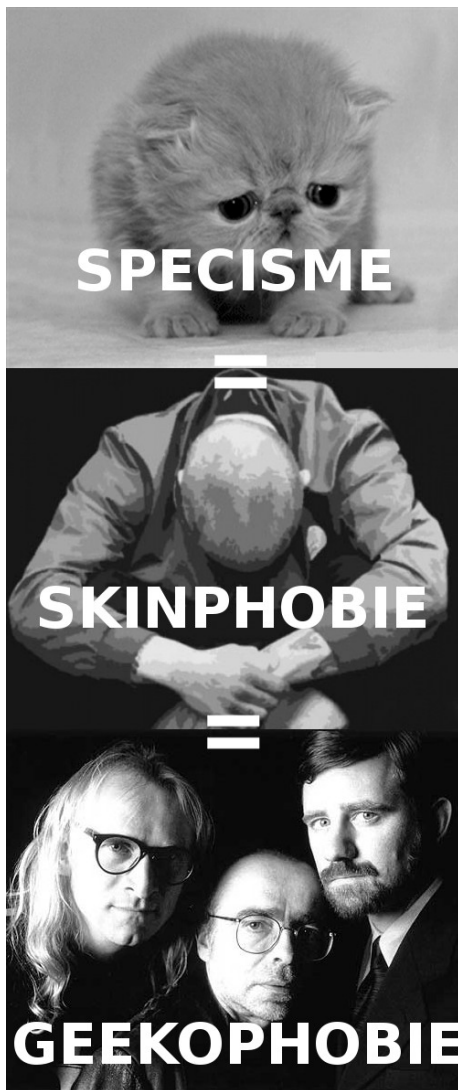
Petite parenthèse : à côté de ça, il faut aussi signaler l'émergence du concept des oppresseurs opprimés : racisme anti-blanc, misandrie ou sexisme anti-hommes, hétérophobie, ou encore la « haine des patrons » qui n'a bizarrement pas eu le droit à un terme propre popularisé. Cela dit, là c'est tellement même pas digne de débat que ce n'est pas la peine d'en discuter sérieusement, on peut se contenter de faire comme Snake Plissken dans *Los Angeles 2013* et regarder la personne de haut en bas avant de lâcher un soupir dédaigneux.

Donc, revenons aux oppressions à la con mais qui ne vont pas jusqu'à inverser l'oppression. On m'a toujours dit que pour bien présenter un sujet, il fallait poser les questions : Qui, Quand, Quoi, Comment, Pourquoi, Où. Comme je suis une grosse feignasse, je vais me contenter du Pourquoi ?

Il me semble que, quitte à caricaturer un peu, la logique est un peu la suivante¹ :

- je fais partie d'un groupe XXX², cela a une influence importante sur mon identité ;
- cela entraîne parfois quelques incompréhensions, ou des remarques qui me font « souffrir » ou me mettent « mal à l'aise » ;
- donc, pour que cela soit reconnu, il est nécessaire de parler de XXXphobie.

Tout cela se base beaucoup sur des notions de « souffrance », de « ressenti » important à prendre en compte, etc., bref des éléments complètement individuels, en ignorant



1 Par rapport à la liste de « ismes » et de « phobies » présentée plus haut, l'antisépécisme est sans doute à mettre à part puisqu'on doit lui reconnaître qu'il ne se base pas sur l'idée de « je vis quelque chose dans ma vie , ça doit forcément être une oppression ». J'aurais personnellement tendance à expliquer l'existence de l'antisépécisme par le fait que c'est le Saint-Graal de tous les profémnistes et autres

en général que pour parler d'oppression l'idée est avant tout d'analyser des rapports de pouvoirs systémiques. Prenons un exemple idiot : le football. Si tu es supporter de n'importe quelle équipe de foot, il y a des chances pour que des supporteurs d'équipes rivales aient quelque chose contre le fait que tu sois supporter de cet équipe-là en particulier. Ce n'est pas pour autant qu'il y ait du sens à parler de « PSGphobie ».

Le vrai problème avec cette multiplication des *phobies, c'est qu'après, en plus, il faut appliquer le principe de non-hiérarchie des oppressions de façon complètement galvaudée : les gens ne se contentent pas de dire « un jour, quelqu'un m'a fait une remarque parce que je ne mangeais pas de viande, c'est de la végéphobie », il faut en plus considérer que c'est à mettre au même plan que le sexisme, le racisme, l'homophobie, etc.

Les *phobies pertinentes, mais parfois contre-productives

Dans la série de longue liste des différentes oppressions, il y a celles qui permettent de préciser une variante spécifique. Par exemple : l'homophobie, la lesbophobie, la transphobie sont toutes, au final, dérivées du sexisme et du système patriarcal. L'idée d'utiliser le terme « homophobie » à la place de « sexisme », c'est d'une part de préciser la forme que peut prendre l'oppression et d'autre part de visibiliser cette oppression, qui n'est pas forcément visible lorsqu'on parle uniquement de sexisme. De même pour la lesbophobie, qui permet de visibiliser la combinaison de sexisme et d'homophobie qui s'applique spécifiquement aux lesbiennes, et qui de fait est invisibilisée lorsqu'on parle uniquement de « sexisme » et d'« homophobie ».

Dans l'absolu, je pense que ces nouveaux termes sont pertinents, mais il me semble qu'en regardant de plus près, il y a un aspect un peu contre-productif, qui est en gros que pour bien lutter contre les oppressions il faut faire une liste la plus exhaustive possible d'oppressions, et dans ce cas c'est chouette, on a un tract hyper progressiste. Le problème en faisant cela c'est qu'on ne réfléchit pas pour autant, on n'analyse rien, à la façon dont les oppressions vont interagir. Concrètement, imaginons qu'on fait un tract sur le sexisme. On se dit que c'est important de ne pas oublier les lesbiennes et les trans, alors on ajoute fièrement « lesbophobie » et « transphobie » dans la liste de ce à quoi on s'oppose, et on n'a rien fait d'intéressant. À l'inverse si on s'interdit de s'utiliser ces mots et qu'on applique à la place une analyse de comment le sexisme va s'appliquer aux

« LGBT-friendly » qui peuvent enfin trouver des opprimé·e·s à soutenir pour montrer leur radicalité sans risquer que les opprimé·e·s en question ne leur demandent de fermer leur gueule ou de leur dire qu'ils font de la merde.

2 L'idée est de remplacer XXX par ce que vous voulez, pas de parler uniquement des straight-edge.

lesbiennes et aux personnes trans, on aura sans doute des choses plus intéressantes, qui seront peut-être globalement moins hétéro-centrées, et visibiliseront plus la misogynie qui touche les femmes trans.

Je ne dis pas qu'il faut interdire d'utiliser ces mots, mais qu'il me paraît important de faire l'effort, au moins de temps en temps, de ne pas se contenter d'appliquer des schémas simples (« lesbiennes » donc « lesbophobie ») et de faire l'effort d'avoir une analyse plus poussée.

Conclusion

Je postule que la plupart des oppressions peuvent être analysées en suivant le finalement très classique tryptique « sexe-race-classe »³. Cela ne veut pas forcément dire qu'il ne faut pas en parler, mais il me semble important de garder en tête que ces oppressions plus « précises » sont en général issues de ces grands axes. Il ne s'agit pas d'une multitude de discriminations diverses qu'il suffirait de présenter les unes à la suite des autres afin d'avoir la liste la plus longue possible pour montrer à quel point on est progressiste, mais d'un système politique, patriarcal, raciste et capitaliste sur lequel il convient d'exercer avec intelligence notre dialectique pour lui péter les briques.

4884



Le tryptique sexe, race, classe

3 Des oppressions que j'ai en tête, il n'y a je pense que le validisme qui est peut-être compliqué à analyser selon ces axes. Mais du coup, au « pire », ça fait un quadriptyque au lieu d'un triptyque.

LA PLACE DES LESBIENNES ET DES MEUFS TRANS

DANS LA JOURNÉE MONDIALE DE LUTTE CONTRE L'HOMOPHOBIE ET LA TRANSPHOBIE

Le texte suivant a été écrit par le collectif féministe non-mixte Apocalipstick (<http://apocalipstick.herbesfolles.org>) pour un atelier organisé à l'occasion de la journée mondiale de lutte contre l'homophobie et la transphobie de 2012. Même si certains passages sont plus à l'état de notes pour une présentation orale que d'article rédigé, nous avons décidé de publier ce texte pour la même raison que les autres textes que nous republions : parce qu'on le trouvait bien.

Suck My Glock!

Le 17 mai, c'est la journée mondiale de lutte contre l'homophobie et la transphobie. Une occasion de rappeler que les oppressions des personnes homos et trans existent toujours. En tant que groupe non-mixte constitué de lesbiennes et/ou de meufs trans, nous avons décidé de profiter de l'occasion pour visibiliser les manières spécifiques dont l'homophobie et la transphobie interagissent avec la misogynie, et pour parler plus particulièrement de lesbophobie (oppression subie par les lesbiennes) et de transmisogynie (oppression subie par les meufs trans).

L'aspect légal

Depuis décembre 2004, les propos à caractère homophobes sont condamnés par la loi ; ou, plus exactement, les injures, appels à la haine, etc., proférés « en raison de l'orientation sexuelle » d'une personne. Les propos transphobes ne sont pas condamnés à l'heure actuelle, mais beaucoup d'associations LGBT ont comme revendication d'inclure « l'identité de genre » à la liste des discriminations interdites⁴. Si, pour notre part, nous ne comprenons pas vraiment en quoi interdire les propos insultants et discriminations en raison de l'« identité de genre » est censé protéger contre la transphobie – si un employeur refuse de recruter un homme trans, il nous paraît peu probable que cela soit parce qu'il est un homme, ou parce qu'il a une identité de genre d'homme (deux facteurs qui semblent en général plutôt bénéfiques sur le marché du travail), mais plutôt parce qu'il est trans (facteur beaucoup moins bénéfique sur le marché du travail, cela va sans

4 Depuis la rédaction de ce texte, le critère de « l'identité sexuelle » a été ajouté dans la loi.

dire) – on peut au moins se dire que l'idée d'une condamnation légale des propos homophobes et transphobes semble progresser, ce que l'on pourrait interpréter comme une avancée.

Un problème de cette « reconnaissance légale », qu'il s'agisse de l'homophobie mais également du racisme, du sexisme, etc., c'est qu'elle se fait sans prendre aucunement en compte les rapports de classe et d'oppressions, et qu'elle place de façon complètement symétrique les oppresseurs et les opprimé·e·s : on ne parle pas d'homophobie, de racisme, de sexisme, mais de discrimination en fonction de l'orientation sexuelle, de la race, ou du sexe. Et comme on refuse de prendre en compte qu'il y a des oppresseurs et des opprimé·e·s, il devient possible d'inverser les oppressions, cela permet par exemple à l'extrême-droite de porter plainte contre Houria Bouteldja pour

« racisme anti-blanc ».

Par ailleurs, si les discriminations sexistes sont théoriquement condamnées par la loi, tout comme les injures « en raison du sexe », il n'y a pas de prise en compte de l'oppression sexiste subie au quotidien, qui, souvent, ne prend pas la forme d'insultes ou d'agressions assumées, mais de « compliments », de drague relou, de paternalisme, de coups de klaxons, etc. En ce domaine, on ne peut pas feindre de croire que les choses vont dans le bon sens : ainsi, le 4 mai



Bien sûr, on aurait pu illustrer cet article avec des images de vraies lesbiennes et meufs trans, mais les films d'action en contenant étant assez limités, voici à la place une scène crypto-lesbienne avec une humaine génétiquement clonée (avec des bouts d'alien) et une cyborg. Et évidemment un connard qui sert à rien qui essaie de se mettre au milieu.

dernier, le conseil constitutionnel a abrogé la loi condamnant le harcèlement sexuel, légalisant de facto celui-ci⁵.

La misogynie subie par les lesbiennes et les meufs trans

Si nous ne pouvons pas nous contenter de dénoncer l'homophobie et la transphobie de manière « générale » (et en ce domaine comme dans les autres, force est de constater que le neutre est toujours le masculin), c'est parce que, en tant que lesbiennes et meufs trans, nous subissons la misogynie tous les jours.

Cette misogynie, c'est notamment, comme pour toutes les meufs, le harcèlement quotidien dès que l'on sort dans la rue, à base de drague par des inconnus, de remarques sur notre physique, de regards insistants, de sifflements ou encore quand un type nous suit quand on rentre le soir ou quand on se fait mettre une main aux fesses par un connard dans le métro ; bref, c'est le fait d'être toujours ramenée au statut d'objet sexuel, de morceau de viande sur pattes, et dans ce domaine, nous ne sommes pas dupes : même les remarques considérées comme les moins violentes et prononcées avec le sourire servent à nous rappeler, au cas où nous aurions pu l'oublier, que les hommes estiment avoir tout pouvoir sur nous.

Cette misogynie, elle prend aussi des formes un peu différentes parce qu'on est lesbienne et/ou meuf trans.

- Sexualisation et exotisation des lesbiennes et des meufs trans, envahissement de la vie privée et de l'intimité physique.
- Réactions parfois plus violentes quand on est visible comme meuf trans ; parfois comme lesbienne aussi, mais un peu d'une autre façon peut-être.
- Pour les meufs trans, peur de répondre, de crier, ..., de peur d'être « captée » comme trans et que l'agression sexiste ne soit doublée de transphobie.
- Pour les meufs trans, difficulté à faire reconnaître qu'elles ont vécu une agression sexiste (carte d'identité, tout ça), et difficultés accrues pour porter plainte.
- Tout ça n'est pas pris en compte pas les enquêtes sur les LGBT-phobies car relevant du sexisme, ou parce qu'il est difficile de savoir s'il s'agissait d'une agression sexiste, transphobe ou lesbophobe : c'est un peu dur d'aller voir un agresseur pour lui demander « excuse-moi, tu m'insultes parce que je suis une meuf, ou alors c'est parce que tu as capté que j'étais lesbienne ? Ou encore, parce que tu as capté que j'étais trans ? ». Par conséquent, seule une petite fraction des agressions qu'on subit peuvent être reconnues comme lesbo/transphobes.

5 Depuis la rédaction de ce texte, le harcèlement sexuel a été rétabli dans la loi.

Visibilité des oppresseurs

Lorsqu'on regarde un peu quels sont les oppresseurs et les agresseurs qui sont visibles et dénoncés en tant que tels, et ceux qui passent à travers les mailles du filet, on constate qu'il n'est pas forcément inutile de lier cela à d'autres axes d'oppressions. Il y a par exemple plus de facilité à montrer du doigt certains types d'agresseurs que d'autres, et à stigmatiser certaines populations (rebeus plutôt que blancs, musulmans plutôt que cathos (et athées), plutôt les pauvres que les riches (qui sont éduqués, eux), les banlieues plutôt que les quartiers bourgeois, etc.).

Il est par ailleurs parfois plus facile de considérer que quelqu'un est homophobe, misogyne, lesbophobe, transphobe, si c'est quelqu'un qu'on ne connaît pas que si c'est quelqu'un du groupe (de la famille, des amis, ...). De plus, l'oppression plus insidieuse (paternalisme, non prise au sérieux, etc.) est souvent plus difficile à dénoncer que les insultes directes ; or, souvent la misogynie prend cette forme là. Par conséquent, il est très bien de dénoncer les oppressions à l'extérieur, mais quand on le fait au sein d'un groupe on se fait trasher, et dès que l'on nomme les oppressions, on est considérée comme méchante, violente, inquistice, ...

Conclusion

Les meufs trans et les gouines ne subissent pas simplement l'homophobie et la transphobie, mais également la misogynie, et le fait que ça ne soit pas souvent pris en compte chez les LGBT conduit à une invisibilisation, tout comme le fait que la lesbophobie et la transmisogynie ne sont pas souvent pris en compte dans les mouvements féministes hétéro/cis.

À partir du moment où nous vivons dans un système patriarcal (entre autres), on ne peut pas se contenter de demander une prise en compte par la loi. Il est aussi nécessaire de lutter pour combattre ces oppressions, et qu'elles ne soient plus invisibilisées. En attendant, pour pouvoir continuer à survivre dans ce monde de merde, il est nécessaire de pouvoir compter sur la solidarité féministe et d'essayer de faire en sorte qu'on puisse apprendre à se défendre (auto-défense féministe).

APOCALIPSTICK

FAST & FURIOUS 6

Je m'attendais à du très bon pour ce nouvel opus de la série *Fast & Furious* : en plus de toute la bande qu'il y avait dans le 5, on nous promettait le grand retour de Letty (Michelle Rodriguez), laissée pour morte dans le 4. Malheureusement, j'ai été un peu déçue par le scénario : la réapparition de Letty donne un peu l'impression de n'avoir pas été très pensée par les auteurs. Ce qui est d'autant plus dommage qu'il aurait été possible d'expliquer sa non-mort par le fait qu'elle était, justement, une non-morte : Michelle Rodriguez en vampire avec une grosse voiture et des gros flingues, voilà qui aurait été flamboyant.

Cela dit, en termes de cascades improbables, *Fast & Furious 6* tient ses promesses : après avoir joué la carte voitures VS camions dans le premier, voitures VS bateau dans le second, voitures VS gros camions dans le quatrième, voitures VS train dans le cinquième, on a maintenant le droit à voitures VS tank et voitures VS avion. Les producteurs font les rabat-joie à la fin du film en nous rappelant que les cascades ont été réalisées par des professionnels et qu'il ne faut pas essayer de faire pareil, mais si vous avez lu le dernier numéro de *Suck My Glock !* et son article sur les demi-tours au frein à main, vous aurez compris que ce genre de choses est à la portée de n'importe qui. Bref, ne vous bridez pas : si Vin Diesel peut le faire, vous aussi.

ABBY



Dans le prochain numéro de Suck My Glock !, nous vous apprendrons à sauter d'une voiture à une autre sur l'autoroute. Contrairement à ce qu'on croit, c'est beaucoup plus facile que ça n'en a l'air.

LE PROTOXYDE D'AZOTE

Le protoxyde d'azote est un composé chimique dont la formule est N_2O , c'est-à-dire qu'il est composé de deux atomes d'azote et d'un atome d'oxygène. Dit comme ça, cela n'est peut-être pas très parlant, mais pourtant c'est un gaz qui peut être utilisé pour plein de choses, alors j'ai décidé de vous en parler.

Gaz hilarant

Le protoxyde d'azote est en effet également appelé gaz hilarant, à cause de ses effets quand on l'inhale qui, vous l'aurez deviné, sont rigolos. En plus, c'est un gaz un peu plus lourd que l'air, il vous donnera donc une voix plus grave (à l'inverse de l'Hélium), et donc un rire plus grave aussi. Oh, oh, oh.

Anesthésiant

Par ailleurs, ce gaz a aussi la propriété d'avoir un effet analgésique, donc même si vous avez mal, vous pourrez rire avec une voix grave. Cool, non ?

NOS

En anglais, le protoxyde d'azote est également appelé « Nitrous Oxyde ». Le nom « NOS » vous dira peut-être quelque chose si vous avez vu les *Fast & Furious* (par exemple) : cela signifie « Nitrous Oxyde System », en gros un kit qu'on peut mettre sur sa voiture pour qu'elle aille plus vite. En effet, le protoxyde d'azote contient plus d'oxygène que l'air et brûle donc mieux, ce qui permet d'améliorer les performances du moteur (qui n'est, cela dit, pas forcément fait pour cela et risque d'en souffrir à un moment ou à un autre).

Crème chantilly

Sinon, le protoxyde d'azote est parfois utilisé dans les bombes de crème chantilly. Bref, ce gaz est un peu le gaz de tous les bonheurs : vous pouvez en installer une bonbonne dans votre voiture pour vous la péter en allant plus vite que les autres, puis respirer l'air de la même bonbonne pour moins souffrir une fois que vous aurez eu un accident, avant de prendre de la crème Chantilly et de rire d'une voix grave. C'est pas génial ? Dans le prochain numéro, nous verrons comment l'Hélium permet à la fois de prendre une fois aïgue *et* de faire voler sa voiture en y collant plein de ballons.

BLAGUES

Q : C'est quoi trois personnes pas trans qui marchent côte à côte dans la rue ?

R : Le nombre de la bête (cis, cis, cis)

Q : À quoi reconnaît-on un-e skinhead mathématicien-ne ?

R : Il ou elle ne dit pas « Oi! » mais « Factorielle de Oi »



C'est un schtroumpf, il tombe, et il se fait un bleu.

Une personne de son entourage rapporte à Staline qu'un obscur moscovite se trouve être son sosie.

— Qu'on le fusille ! ordonne Staline.

— Peut-être qu'on peut juste lui raser la moustache, camarade Staline ?

— Très juste ! Qu'on lui rase la moustache, puis qu'on le fusille.

Q : Qu'est-ce qui est pire qu'un bébé mort dans une poubelle ?

R : Un bébé mort dans deux poubelles.

SUCK MY GLOCK

**Le magazine féministe fait
pour des filles, par des
filles (qui assument d'aimer
les voitures et les
barbecues)**

<http://smg.ouvaton.org>

